

Genet et la politique : entretien

Patrice Bougon et Jean-Michel Rabaté

Volume 31, numéro 3, hiver 1995

Politique à l'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036001ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036001ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bougon, P. & Rabaté, J.-M. (1995). Genet et la politique : entretien. *Études françaises*, 31(3), 103–110. <https://doi.org/10.7202/036001ar>

Résumé de l'article

Discussion sur Genet et la politique, à la suite d'une table ronde avec Jacques Derrida, au Collège international de philosophie.

Genet et la politique

ENTRETIEN DE PATRICE BOUGON ET JEAN-MICHEL RABATÉ

Patrice Bougon : Pour qui veut interroger l'œuvre de Genet¹, les travaux de Derrida me semblent indispensables ; or, je suis surpris de constater que les travaux universitaires et les livres ayant trait à Genet s'y réfèrent peu². *Glas*³, pourtant, a ouvert de nombreuses perspectives qu'il est ici impossible de résumer, mais que, pour ma part, j'ai toujours tenu à souligner. Mais au-delà de ce livre, le travail récent de Derrida nous propose des notions opératoires pour aborder l'articulation entre littérature et politique. De plus, son séminaire porte, depuis quelques années, sur la notion de témoignage et plusieurs livres ont marqué un souci, de plus en plus visible, quant aux questions de la loi, de la responsabilité, du politique⁴. Or, toutes ces problématiques, et notamment celle du témoignage, sont à l'œuvre dans *Pompes funèbres* et dans *Un captif amoureux*, par exemple lorsqu'à la fin de cet ouvrage, Genet met en question l'évidence supposée de cet acte — témoigner —, en sollicitant les diverses acceptions de ce terme

1. Cette discussion entre Patrice Bougon et Jean-Michel Rabaté eut lieu en août 1995 ; y est repris l'essentiel des propos échangés le 10 juin 1995 à l'occasion d'une table ronde autour du numéro « Jean Genet. Littérature et politique » de la revue américaine *L'Esprit créateur* (Lexington, University of Kentucky, XXXV : 1, printemps 1995), qui réunissait Patrice Bougon, Jacques Derrida, Gisèle Child-Olmsted et Jean-Michel Rabaté. Les auteurs remercient Susan Marson pour la révision de l'entretien et les notes.

2. Un exemple récent : Serge André, dans *L'Imposture perverse* (Paris, Seuil, « Champ freudien », 1993), consacre un chapitre à Genet, mais sans citer *Glas*.

3. Jacques Derrida, *Glas*, Paris, Galilée, 1974.

4. Notamment *Mémoires pour Paul de Man* (Paris, Galilée, 1988), *Politiques de l'amitié* (Paris, Galilée, 1994), *Spectres de Marx* (Paris, Galilée, 1993) et *Force de loi* (Paris, Galilée, 1994).

selon une logique singulière dont j'ai parlé ailleurs⁵ : «Après son nom, son âge, les premiers mots du témoin sont à peu près ceci : "Je jure de dire toute la vérité"... Avant de l'écrire, je m'étais juré de dire la vérité dans ce livre [...]» ou, un peu plus loin : «le témoin est indispensable mais il sait que le vérisme d'une description ne dira rien à personne, aux magistrats non plus, s'il n'y ajoute les ombres et les lumières qu'il fut seul à distinguer⁶». Le mot «témoin», comme d'autres termes qui ont trait à la responsabilité, est ici soumis à une répétition qui en altère le sens habituel, de telle sorte qu'il invite le lecteur à s'interroger sur des questions qui se trouvent ainsi transformées. Mais puisque tu as commenté un des derniers livres de Derrida, *Politiques de l'amitié*, j'aimerais que tu en rappelles les enjeux essentiels.

Jean-Michel Rabaté : On peut faire un rapprochement entre la manière dont Genet se pose en «ennemi» et la relecture qu'opère Derrida de la phrase prélevée chez Montaigne («Ô mes amis, il n'est nul ami») qui revient comme un leitmotiv, traduit de multiples manières dans *Politiques de l'amitié*. On pensera par exemple à ce passage dans lequel Derrida commente Carl Schmitt :

Ce qui *lie* ou *oppose* ainsi sans fin le couple ami/ennemi, ennemi/ami dans la pulsion ou la décision de mort, dans la mise à mort ou dans la mise de mort, ce serait justement, ne l'oublions pas, le politique. C'est de l'ennemi politique que nous parlions au départ de cette analyse. Hypothèse, donc : et si une autre aimance (d'amitié ou d'amour) ne se liait à l'affirmation de vie, à la répétition de cette affirmation sans fin qu'en cherchant sa voie [...] dans le pas au-delà du politique, ou de *ce* politique-là comme horizon de finitude, mise à mort et mise de mort?

Ce passage pourrait évoquer la belle ouverture de *L'Ennemi déclaré*, dans laquelle, sous le couvert d'une parodie de petite annonce érotique, Genet livre une paradoxale «déclaration» d'inimitié, déclaration qui scelle à la fois sa position d'«autre de l'autre» et son installation dans les paradoxes que produisent les renversements dus à l'ambivalence affective :

J. G. cherche, ou recherche, ou voudrait découvrir, ne le jamais découvrir le délicieux ennemi très désarmé, dont l'équilibre est instable, le profil incertain, la face inadmissible, l'ennemi qu'un souffle casse, l'esclave déjà humilié, se jetant

5. Voir «*Un captif amoureux*», *L'Infini*, n° 22, été 1988, pp. 109-126.

6. *Un captif amoureux*, Paris, Gallimard, 1986, p. 503.

7. *Politiques de l'amitié*, p. 144.

lui-même par la fenêtre sur un signe, l'ennemi vaincu : aveugle, sourd et muet. [...] Je voudrais l'ennemi total, qui me haïra sans mesure et dans toute sa spontanéité, mais l'ennemi soumis, vaincu par moi avant de me connaître. Et irrécyclable avec moi en tous cas. Pas d'amis. Surtout pas d'amis : un ennemi déclaré mais non déchiré⁸.

Les textes de Derrida et de Genet semblent ainsi emportés dans un dialogue un peu décalé, jamais tout à fait « franc », qui sait jouer de plusieurs masques, mais ne transige jamais sur des notions telles que l'injustice. Dans « Quatre Heures à Chatila », lorsque Genet explique les raisons de son attachement passionné et passionnel à la cause des Palestiniens, il ne craint pas de souligner en quoi il peut manquer d'« objectivité » : « [...] sans jugement, je défends les Palestiniens. Ils ont le droit pour eux, puisque je les aime », pour ajouter aussitôt : « Mais les aimerais-je si l'injustice n'en faisait pas un peuple vagabond⁹? » C'est en fonction de ces paramètres que nous avons pu noter, lors de notre discussion, à quel point Derrida a voulu rester fidèle à l'amitié qui le liait à Genet (la biographie d'Edmund White en donne de nombreux témoignages¹⁰), mais sans complaisance et sans jamais céder sur ce qui pouvait l'opposer à certaines prises de positions de Genet. Derrida aurait-il été le « meilleur ennemi » de Genet?

P. B. : Derrida prend acte, dans ses textes, de la conception de l'amitié propre à Genet, qui semblait maintenir, au sein de l'amitié qu'il eut avec Derrida, la vigilance critique la plus forte. Je ne sais pas si on peut dire pour autant que Derrida aurait été le « meilleur ennemi » de Genet, mais en tout cas, il est certain que le texte que tu viens de citer doit nous permettre de repenser la relation entre l'ami et l'ennemi. L'ennemi, chez Genet, est aussi celui qui nous donne l'occasion de penser, d'agir, d'écrire. Mais l'ennemi peut aussi être considéré comme un élément moteur. Pensons aux dialogues platoniciens qui s'élaborent à partir d'une mise en scène de l'ennemi et d'un certain usage de la dialectique. Il faudrait confronter l'ironie de Socrate et celle de Genet. Pour illustrer le rôle positif de l'ennemi, on peut rappeler deux citations de Nietzsche placées en tête d'un chapitre de *Politiques de l'amitié* : « Aimer ses ennemis? Je crois que cet enseignement a été bien appris : de nos jours on l'applique de mille manières [...] », et

8. *L'Ennemi déclaré*, sous la direction d'Albert Dichy, Paris, Gallimard, 1991, p. 9.

9. *Ibid.*, p. 254.

10. Edmund White, *Jean Genet*, Paris, Gallimard, 1993.

«La vie de l'ennemi. Qui vit de combattre un ennemi a tout intérêt à ce qu'il reste en vie¹¹.»

J.-M. R. : Un point qui m'a paru capital dans l'aveu de certaines réserves de Derrida face à la position souvent provocatrice de Genet tenait à la notion de perversité. Reprenant deux passages que j'avais cités dans mon texte («Nous savons maintenant que les innocents sont pervers» et «[...] plus ingénu que pervers, je pensais, mais par jeu et conviction mêlés, que le peuple le plus pauvre a peut-être besoin, s'appauvrissant davantage, de s'offrir le luxe de garder au-dessus de soi des émirs très gras¹²...»), Derrida a insisté sur la place cruciale de cette perversité dans la pensée politique et dans l'œuvre de Genet. Pour Derrida, en faisant des innocents des pervers et des pervers des innocents, Genet dénonce la nécessité d'une perversité qui serait inscrite dans la Loi même. En même temps qu'il la mettrait en acte, il démontrerait une «perversité structurelle» qui rendrait compte tant des multiples contradictions et trahisons de Genet que de sa fidélité à un idéal de justice. Précisément parce qu'il est à l'écoute de la perversion ambiante dans tous les discours politiques et toutes les attitudes amoureuses, Genet peut en arriver à pointer un souci de justice qui transcenderait la position de la perversion — surtout lorsque la perversion se donne comme indépassable. Il y aurait donc, dans l'œuvre de Genet, la mise en place d'un «jugement du jugement», un jugement quasi transcendantal qui s'effectue au nom des morts. La justice qu'il vise, qu'il convoque est donc spectrale, irreprésentable, allant au-delà du vivant comme du présent.

P. B. : En outre, la notion de perversion chez Genet pourrait aussi être l'un des noms possibles — au-delà ou en deçà de toute catégorie clinique — pour désigner son usage singulier des oppositions éthico-politiques sur lesquelles se fonde la société occidentale. Il ne s'agit pas pour Genet d'opérer un simple renversement de la relation entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'ami et l'ennemi, mais bien plutôt d'altérer ces notions et de rendre visible le système dans lequel elles fonctionnent. Par cette pratique, c'est la signification même de ces concepts qui est mise en question.

J.-M. R. : Certes, et ce qui a d'ailleurs souvent choqué chez Genet, c'est précisément cette manière de lancer de franches provocations : ainsi, lorsqu'il oppose la «haine des

11. *Par-delà bien et mal*, p. 216. *Humain trop humain*, t. I, p. 531 ; cités par Derrida, *op. cit.* p. 43.

12. *L'Ennemi déclaré*, p. 241 ; *Un captif amoureux*, p. 137 ; cités dans J.-M. Rabaté, «Jean Genet : la position du franc-tireur», *L'Esprit créateur*, XXXV, 1, printemps 1995.

braves gens» pour «cette piraterie, le banditisme le plus fou qu'était l'Allemagne hitlérienne» à l'admiration et à la sympathie que le nazisme lui inspire¹³. Il relève pourtant dans ce passage une «contradiction» qu'il essaiera d'expliquer plus tard, tout en décrivant ce qu'il faut bien appeler une «jouissance perverse» lorsqu'il pense à un beau soldat allemand. Il y a même une remarque ambiguë sur la beauté du visage du soldat allemand qui ordonna le massacre d'Oradour¹⁴. De même, le chant d'amour entre Paulo et Hitler peut inquiéter un lecteur non prévenu.

P. B. : On peut sans doute lire *Pompes funèbres* dans ce sens; pourtant, il faut — en même temps — reconstruire la logique politique, fort complexe, de l'ensemble du récit. À isoler de tels passages, on risque de simplifier beaucoup la complexité d'une stratégie textuelle qui joue aussi sur la provocation. L'histoire de la publication de *Pompes funèbres* rend douteuse toute prise de position simple. On l'oublie souvent, mais avant d'être publié dans son intégralité en 1947, *Pompes funèbres* a paru, sous la forme d'un extrait, dans *Les Temps modernes*¹⁵, la revue dirigée par Jean-Paul Sartre, qui signa l'année même de la publication du livre de Genet un article recueilli dans *Situations III* et intitulé «Qu'est-ce qu'un collaborateur?». Sans prendre Sartre pour un modèle de lucidité politique, on peut supposer que le penseur de la «littérature engagée» avait de bonnes raisons de publier dans sa revue un extrait de Genet. Au-delà du contexte de la publication, une lecture politique de *Pompes funèbres* doit aussi prendre en compte la dédicace à Jean Decarnin, présenté comme l'amant communiste de Jean Genet, dont il ne peut faire le deuil. L'ensemble du volume est hanté par la trace ineffaçable de l'ami mort. Pour juger des positions politiques de l'auteur de *Pompes funèbres*, il convient enfin de remarquer l'ironie et le ton de ce passage, par exemple : «[...] je passai mon index entre ses fesses, le retirai sanglant et traçai en souriant, sur sa joue droite, une faucille avec un marteau rudimentaire, et sur sa joue droite une croix gammée¹⁶», et de se souvenir que «Hitler» n'est pas simplement l'homme historique qu'on connaît, mais que ce nom propre désigne aussi un personnage fictif qui n'est pas, à proprement parler, un objet de fascination : «Les bras, par en dessous, près des épaules, s'agrippèrent au bras de l'enculé, et il fonça plus dur, avec plus de fougue. Le Führer râlait doucement. Paulo fut

13. *Pompes funèbres* [1947], Paris, Gallimard, «L'Imaginaire», p. 133.

14. *Ibid.* p. 262.

15. N° 3, décembre 1945.

16. *Pompes funèbres*, p. 61.

heureux de donner du bonheur à un tel homme. [...] À peine eut-il une fois un léger ricanement, vite effacé, quand il pensa : "Çui-là, c'est la France qui te le met¹⁷." » Il me semble que les séquences politiques de ce livre visent à généraliser le caractère indécidable de toute prise de position, notamment dans la mesure où l'ennemi peut devenir l'amant, et que les rapports de pouvoir se trouvent, de ce fait, modifiés.

J.-M. R. : Nous sommes d'accord pour refuser une coupure stricte entre un « premier Genet » dont la relation au nazisme est complexe, et un « dernier Genet » qui prend position pour les opprimés du Tiers Monde, les Black Panthers et les Palestiniens. Dès *Pompes funèbres*, Genet dit à la fois sa haine du monde bourgeois et français qui l'avait exclu — « [...] me voulant hors d'un monde social et moral dont la règle d'honneur me paraissait imposer la rectitude [...], c'est en haussant à hauteur de vertu pour mon propre usage, l'envers de ces vertus communes que j'ai cru obtenir une solitude morale où je ne serais pas rejoint. Je me suis voulu traître, voleur pillard, délateur, haineux, destructeur, méprisant, lâche¹⁸ » — et le plaisir « poétique » qu'il prend à une « beauté » de la révolte : « L'homme est beau, quand il se délire (car je viens de remplacer par beau le mot de grand, écrit tout d'abord¹⁹). » C'est pourquoi l'un des moments les plus paradoxaux de *Pompes funèbres* commence par une parodie de la maxime de Breton, « La Beauté sera convulsive ou ne sera pas » : « Un acte est élégant. Ou ne sera pas. Le Führer envoyait à la mort ses hommes les plus beaux. C'était la seule façon qu'il eût de les posséder tous²⁰. » C'est cette même beauté de la révolte que Genet entrevoit chez les Black Panthers et découvre plus complètement avec les Palestiniens. On ne saurait donc séparer la position de l'« ennemi déclaré » de la France et des puissances mondiales d'une esthétique, voire d'une érotique, qui donne à toute l'œuvre son flamboiement verbal.

P. B. : En fait, paradoxalement, on peut dire que les événements politiques en Palestine et aux États-Unis ont été une chance pour Genet, au sens où ces pays ont proposé un ennemi contre lequel il fallait écrire. Lorsqu'il est confronté au massacre de Chatila, quelque chose se déclenche chez Genet et il devient capable d'écrire le plus long récit qu'il ait jamais rédigé, *Un captif amoureux*. La colère (il faudrait penser à Péguy²¹) devient le moteur d'une écriture qui n'est ni de l'ordre

17. *Ibid.*, pp. 164-165.

18. *Ibid.*, p. 203.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 184.

21. Voir le livre de Jean-Michel Rey, *Colère de Péguy*, Paris, Hachette, 1995.

du pamphlet ni de l'ordre de l'engagement univoque. On occulte souvent les critiques violentes de Genet contre les Palestiniens — en voici pourtant quelques-unes parmi les très nombreuses citations que j'ai pu relever : « je ressentais un malaise : l'OLP utilisait les méthodes voilées ou cyniques des États réusis » ; « ce curieux manège : l'Islam et le marxisme [...] ces deux divagations » ; « Mais quelle chierie, s'ils devaient un jour mettre comme on dit en valeur le territoire retrouvé²² ».

J.-M. R. : Et l'on voit Genet répliquer très brutalement : « Vos conneries sont connues. Gardez-les » à une Palestinienne « bourgeoise » et haut placée qui en appelle à la « résolution 242 de l'ONU » contre Israël et la Jordanie²³. En revanche, il décrit avec un ravissement ému le jeu des Palestiniennes qui font comme si leur maison existait toujours dans le terrain vague où elles boivent le thé²⁴. Genet ne supporte visiblement pas la langue de bois politique, mais s'émeut dès que la possibilité du jeu lui est redonnée.

P. B. : Ce refus de la langue de bois est d'autant plus fort chez lui que son analyse du politique s'effectue essentiellement à partir d'une position de « poète », c'est-à-dire de quelqu'un qui va jouer sur les mots, solliciter leur ambiguïté et essayer des articulations inédites. Le discours idéologique vise la finalité opposée : la plus grande univocité possible qui, de surcroît, tend à effacer la singularité du sujet d'énonciation. Mais la langue de bois ou le cliché sont pourtant au moins virtuellement capables d'effets de sens inédits. *Pompes funèbres* dans son ensemble, par exemple, transforme l'expression idiomatique la plus insignifiante pour un locuteur français — « Je suis comme Jeanne d'Arc j'entends des voix » — en événement textuel, d'une part dans la mesure où cette phrase ouvre une digression imprévisible portant sur une longue description des règles de la sainte la veille de son exécution²⁵, d'autre part parce que des séquences dispersées dans l'ensemble du texte rappelle indirectement la valeur idéologique de Jeanne d'Arc, tout en déployant les aspects contradictoires de cette figure ambiguë (sexuellement et politiquement²⁶).

J.-M. R. : Tout se passe en effet comme si Genet en arrivait à énoncer la vérité du politique, à être critique, moins par son opposition subversive face aux systèmes dominants

22. *Un captif amoureux*, pp. 104, 125, 398.

23. *Ibid.*, p. 383.

24. *Ibid.*, pp. 381-382.

25. *Pompes funèbres*, pp. 99-100.

26. Voir mon article « Le cliché, la métaphore et la digression dans *Pompes funèbres* et *Un captif amoureux* », *L'Esprit créateur*, XXXV : 1, printemps 1995.

que parce qu'il reste attentif aux positions de désir qui sont trop souvent masquées. Désir qu'il fait surgir dans sa double articulation, vers l'éthique comme vers l'esthétique. Ce qui me fascine toujours, c'est la manière dont Genet pouvait dire aux Palestiniens qu'il les trahirait dès qu'ils auraient réussi à obtenir ce qu'Arafat semble, actuellement, sur le point d'obtenir de haute lutte, mais par la négociation.

P. B. : Peut-être pourrions-nous conclure en sollicitant, une dernière fois, Jacques Derrida, car il me semble que « Quatre Heures à Chatila » et *Un captif amoureux* articulent, de façon singulière, l'autobiographie et la dette insolvable à l'égard de l'ami mort. Derrida analyse les principaux traits de cette problématique, notamment dans *Mémoires pour Paul de Man*, lorsqu'il demande : « Ce qui se rappelle à la mémoire en appelle à la responsabilité. Comment penser l'une sans l'autre ? » « Cette affirmation de la mémoire sans laquelle n'aurait pas lieu l'amitié dont je parle, je lui trouve la forme de l'anneau ou de l'alliance²⁷ ».

27. *Mémoires pour Paul de Man*, pp. 9, 42.